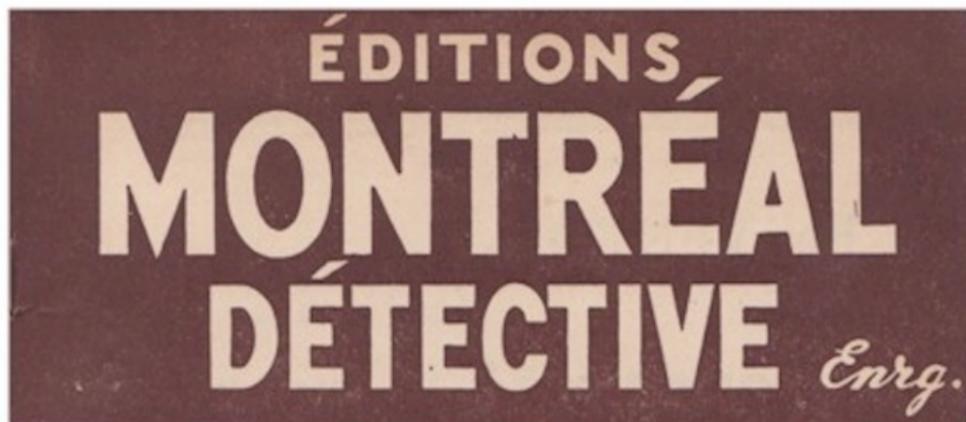


HERCULE VALJEAN

L'étrangleur aux beaux yeux



BeQ

Hercule Valjean

Une autre aventure extraordinaire
du Domino Noir # HS-042

L'étrangleur aux beaux yeux

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 693 : version 1.0

L'étrangleur aux beaux yeux

Collection *Domino Noir*
gracieuseté de Jean Layette

<http://www.editions-police-journal.com/>

I

— Germaine !... Germaine !

La jeune fille cria en enlevant son manteau qu'elle jeta sur un fauteuil.

— Germaine, viens ici, j'ai quelque chose à te dire.

Germaine entra dans le salon.

— Mais, qu'est-ce qu'il y a, Édith, tu sembles tout heureuse ?

— Ce n'est pas assez, tu crois, je vais danser ce soir.

— Tu vas danser ?

— Oui.

— Avec qui ?

— Avec Gilberte et Hubert.

Germaine était debout, médusée, étonnée, n'en croyant pas ses oreilles. Et il y avait de quoi.

Sa jeune sœur Édith, en ville depuis six mois déjà, manifestait sa joie de sortir pour la première fois.

Souvent Germaine lui avait dit :

« Mais sors, va au cinéma, rencontre des amis, amuse-toi ! Tu ne vas tout de même pas passer ta vie renfermée dans la maison à lire des romans ?

Mais à toutes ces objurgations, Édith avait toujours fait la sourde oreille.

— C'est la vie que j'aime. Je n'aime pas sortir. Je n'aime pas le monde, la foule, le bruit...

— À ton goût, mais il me semble que tu vas périr d'ennui.

Et Germaine secouait la tête sans comprendre.

Édith était belle.

Pas de cette beauté artificielle, succédanée, qu'on prend souvent pour de la vraie beauté aujourd'hui.

Mais de la vraie, fraîche, pure, aux joues roses sans fard, aux lèvres à peine caressées par le bâton de rouge.

Un corps petit et souple, mais extraordinairement bien proportionné.

Une jeune fille jolie, belle, attirant tous les regards à cause justement de cette beauté qui était autant une beauté de l'âme qu'une beauté du corps.

C'était un casse-tête pour sa sœur qu'elle cherche ainsi à s'enfermer dans la maison sans vouloir sortir.

Mais elle était venue à se faire à l'idée, et elle prenait pour acquis que la belle Édith, en entrant dans la maison, endosserait une robe d'intérieur, chausserait des pantoufles, et passerait la veillée à lire paisiblement, n'élevant jamais la voix, cherchant à se faire aussi petite que possible dans son coin.

Et ce soir, quand Édith lui annonça qu'elle sortait, Germaine fut tout aussi surprise qu'elle l'avait été au début, quand sa petite sœur, fraîchement arrivée de la campagne, montrait si peu de goût pour le monde.

Mais, en logique petite personne, Germaine

préféra taire sa surprise qui voulait se faire plus « vocale ».

Édith, qui travaillait dans une buanderie, avait rencontré là une fort gentille amie, Gilberte Saint-Amour.

Cette jeune personne, très distinguée, d'un caractère franc et ouvert, avait immédiatement plu à Édith, et par ricochet, à Germaine, car sa sœur lui avait amené sa nouvelle amie.

Cela se passait la semaine précédant le drame que nous allons raconter.

Puis, un soir, Gilberte, avait amené son ami, Hubert Turpin, un fort honnête garçon, avec lequel elle devait se marier au printemps.

Peu causeur, mais pourvu de belles manières, Turpin plut aussi à Germaine, et Édith fit force compliment sur lui.

Germaine était contente qu'Édith sorte ainsi de sa coquille.

Il était temps.

Puis, ce soir, en revenant de travailler, tout de go, sans préparation aucune, Édith annonça

qu'elle allait danser.

— Qui sera ton partenaire ? demanda sa sœur Germaine.

— Je n'en ai pas.

— Pas de partenaire ?

— Non. Gilberte a insisté pour que j'aille avec eux, et Hubert s'est aussi mis de la partie, alors j'ai accepté.

— Ça te fait plaisir, Édith ?

— Mais oui... Si tu savais comme je suis émue.

— Tant mieux. J'espère que tu vas t'amuser.

— Je crois que je vais m'amuser, Germaine, comme je ne me suis jamais amusée de ma vie.

Édith s'en fut à sa chambre, et avant de se joindre à Germaine et Robert Schaffer, son mari, à la table du souper, elle commença sa toilette.

Vers huit heures, Gilberte et Hubert passaient la prendre.

Germaine était bien contente, et toute la veillée, elle ne cessa de parler à Robert, son mari, de cette joie qu'elle éprouvait à voir sa petite

sœur se décider à vivre une vie normale enfin.

Vers onze heures, Germaine monta se coucher.

Avant de se mettre au lit, cependant, elle alla jeter un coup d'œil dehors.

C'était une belle nuit d'été, étoilée et parée d'une lune magnifique.

La rue était déserte.

Germaine et Robert habitaient une petite maison tranquille, sise dans un quartier résidentiel bien calme.

À minuit, les trottoirs étaient complètement déserts, et seul un très occasionnel passant les heurtait.

Germaine jeta un coup d'œil dehors.

La rue était déserte, la nuit tranquille, l'ombre paisible.

Elle sourit en pensant à Édith, si heureuse.

Puis elle monta se coucher.

II

La salle de danse où Gilberte, Édith et Hubert étaient allés était située dans le centre de la ville.

Ce n'était pas un endroit fashionable.

Le maigre salaire d'Hubert ne lui permettait pas de grandes sorties.

Il avait amené ses deux compagnes à L'Étoile Mauve, un music-hall de deuxième ordre, où les clients étaient de ce monde hétéroclite où se coudoient les bandits et les employés d'usine, les jeunes filles trop innocentes pour connaître mieux, et les filles de mauvaise vie.

Édith, un peu décontenancée tout d'abord, se fit vite à l'atmosphère.

Petite campagnarde, restée naïve au fond, elle ne voyait dans cette ambiance qu'un résultat de la pauvreté des lumières, et ne s'attarda pas à remarquer les louches éléments qui parsemaient

la grande salle, ici et là.

D'ailleurs, elle ne connaissait pas la différence.

Le trio s'amusa ferme pendant une heure.

Hubert dansa à tour de rôle avec Édith et Gilberte, et on but modérément.

Vers dix heures, Hubert s'excusa un instant pour aller à cet appartement marqué « GENTLEMEN ».

Il revint quelques minutes plus tard, et il n'était pas seul.

Un grand jeune homme, au visage glabre, aux grands yeux noirs pourvus de longs cils, l'accompagnait.

Hubert pilota le jeune homme jusqu'à la table occupée par les jeunes filles.

– Je me permets de vous présenter quelqu'un.

– Bonsoir monsieur ! dit Gilberte.

Et Édith lui fit écho.

– Bonsoir monsieur.

Hubert le prit par le bras.

— Je vous présente Laurent Perron, mon amie Gilberte Saint-Amour, et une très gentille compagne, Édith Cormier.

Laurent Perron s'inclina galamment.

— Depuis tout à l'heure, je vous vois vous amuser. J'étais seul, alors je me suis permis de me présenter à votre compagnon, en lui demandant s'il s'objecterait à ce que je me joigne à vous.

Gilberte eut un petit rire cristallin.

— Tant de cérémonie ! Mais vous êtes bienvenu, cher monsieur.

Laurent Perron s'inclina de nouveau, et prit place sur la quatrième chaise.

Édith l'examinait.

Très grand, bien découplé, mais des joues d'une fameuse rougeur, comme si le sang y affluait.

Et ses yeux.

Gilberte et Édith avaient immédiatement

remarqué ses yeux.

Des grands yeux sombres, fiévreux, intenses, creux dans les orbites. Et des cils d'une extraordinaire longueur.

Entendons-nous bien, pas un efféminé. Masculin, et de bonne taille. Voix grave et charmante, très douce.

Édith semblait l'admirer beaucoup.

Ses yeux, son sourire, et son air le disaient.

On dansa.

On dansa, on rit, on but encore un peu. On s'amusa ferme.

Laurent Perron était un excellent camarade.

Gai, enjoué, et qui savait se servir de sa voix et des nuances qu'il y maîtrisait.

Vers minuit, on décida de briser là la joyeuse réunion, car c'était un soir de semaine, et on travaillait le lendemain matin.

Laurent Perron, amenable, ne fit pas d'objection, et ajouta que lui aussi devait se lever à bonne heure le lendemain.

On demanda la note, et on partit.

Laurent paya un taxi.

Quinze minutes plus tard, le groupe joyeux descendait du taxi, en face de la maison où restait Édith, de la maison de Germaine et Robert Schaeffer.

Hubert entraîna Gilberte.

– Viens, il faut s'en aller se coucher.

– Certainement, mais laisse-nous dire bonsoir à nos deux tourtereaux.

Gilberte demeurait sur la rue voisine.

Laurent s'opposa.

– Restez avec nous un instant. Il fait si beau, il me semble qu'on pourrait jaser un moment. C'est une jolie nuit.

Il avait des façons de dire ces choses quijetaient des éclairs d'admiration dans les yeux de Gilberte et d'Édith.

Mais Gilberte fut ferme.

– Non, il faut aller se coucher. Jasez si vous voulez, vous deux, mais nous, on f... le camp.

Laurent prit une mine navrée.

— C'est regrettable. Vous auriez pu rester.

Mais Gilberte dit ses bonsoirs, Hubert ajouta les siens, et on laissa Édith avec son nouvel ami.

Édith s'empressa de l'inviter.

— Venez vous asseoir sur la véranda. Il y a une causeuse, et nous pourrons jaser tranquillement. Je suis moins pressée de me coucher que Gilberte, moi.

Laurent accepta de bon gré.

Les deux jeunes gens montèrent la galerie.

Édith s'excusa un instant.

— Je vais aller dire à Germaine, ma sœur, qu'elle dorme en paix, que je suis arrivée, et que je cause ici sur la véranda.

— Très bien, allez, je vous en prie.

Édith entra, et monta à la chambre de sa sœur.

— Germaine ! Germaine !

— Oui.

— Tu ne dormais pas ?

— Non.
— Tu nous as entendu arriver ?
— Oui.
— Ne sois pas inquiète, je me suis fait un fort gentil ami, et je cause avec lui sur la véranda avant de monter. Dors tranquille, je suis revenue saine et sauve, comme tu vois.

Germaine respira.

Malgré tout le plaisir qu'elle ressentait de voir sa petite sœur bien s'amuser, elle avait un brin d'inquiétude au fond de l'âme.

Édith n'avait que dix-huit ans, et elle était encore si naïve !

Mais de la savoir revenue en bon état calma Germaine, et elle s'endormit presque aussitôt.

Édith redescendit, alla dans la cuisine, prit deux bouteilles de bière dans le frigidaire, et revint sur la véranda.

Laurent l'attendait.

Elle s'assit à ses côtés, sur la causeuse, non sans avoir ouvert les bouteilles et avoir servi des

verres qu'ils savourèrent en silence.

Puis Laurent murmura :

– Édith.

Et elle fut dans ses bras.

Un geste naturel, instinctif, qu'elle n'aurait pu s'expliquer, et leurs lèvres se nouèrent en un baiser qui dura plus longtemps que jamais baiser ne dura...

III

La rue est encore déserte.

C'est l'aube, et le soleil va se lever bientôt.

Une demi-lumière couvre tout et n'arrive à rien préciser.

Dans le lointain, le clop-clop-clop d'un cheval retentit sur le pavé.

C'est un laitier.

Il tourne le coin.

Il enfile dans la rue.

Il arrête son cheval devant la résidence des Schaeffer.

Il descend, son panier de bouteilles à la main.

Il marche lentement vers la véranda, monte les marches, va jusqu'à la porte.

Deux bouteilles vides sont là, il les remplace par des pleines.

Puis, comme il va tourner pour redescendre, il voit...

Il pousse une exclamation, et d'un geste quasi hystérique, il sonne la cloche de porte à toute volée.

Des jurons se font entendre en dedans, des pas traînantes...

Puis une voix.

– Qui est là ?

– Ouvrez, ouvrez ! Il y a quelque chose de terrible qui se passe.

Robert Schaeffer, les yeux souillés de sommeil, le visage blafard, entrouvre la porte.

Il aperçoit le laitier.

– Qu'est-ce que vous voulez ?

Mais l'homme ne peut articuler un seul mot.

Il ne peut que montrer du doigt.

Robert Schaeffer ouvre la porte complètement.

Il se sort la tête.

Et lui aussi voit le spectacle horrible.

C'est sa jeune belle-sœur.

Édith !

Mais pas Édith gaie et vivante.

Le cadavre d'Édith.

À demie vêtue, les cheveux dénoués, les sous-vêtements déchirés, la jeune fille git par terre.

Son visage bleu, le cou marqué de traces de doigts qui ont creusé un sillon, indique qu'elle a été étranglée.

Les vêtements déchirés... On sait ce qu'ils indiquent.

Robert sortit, et dut s'appuyer sur la chambranle de porte...

Mais qu'est-ce qui arrivait là ? Mais que se passait-il donc ?

Il ne comprenait plus rien.

Il croyait rêver.

Édith !

Mais Germaine, inquiète de la longue absence de son mari, descendait à son tour.

Elle ouvrit la porte, sortit, et en apercevant le cadavre de sa sœur, elle perdit connaissance, et tomba inanimée sur le plancher de la véranda.

Le laitier, d'une voix blanche, dit :

– Il faut avertir la police.

IV

Dans la grande salle de rédaction du Midi, Benoit Augé tapait assidûment sur sa machine à écrire.

Chroniqueur policier, il avait fort à faire ces jours ici.

Jamais meurtre n'avait fait couler autant d'encre !

En plus de la mort violente, à la base de tout reportage policier de grande envergure, il y avait les autres facteurs.

L'innocence et la naïveté de la victime.

Le naturel logique de toute la veillée qui avait précédé le meurtre.

La façon odieuse dont le criminel s'était comporté envers sa victime.

La pauvre petite, en plus de connaître la mort aux mains de son attaquant, avait aussi été

attaquée.

Avec une sauvagerie, une brutalité inouïe.

Le médecin légiste admettait que, de sa mémoire, il n'avait jamais connu une attaque aussi barbare.

Les journaux avaient publié des photos d'Édith.

La beauté de la jeune fille, sa candeur, son jeune âge mirent le public en ébullition.

On réclamait à grands cris la tête du meurtrier.

De l'ignoble individu qui avait perpétré un tel acte.

La police DEVAIT agir.

Depuis trois jours que le meurtre avait été commis, cependant la police en était encore au même point.

Aucun indice, aucune trace de ce mystérieux Laurent Perron.

Gilberte Saint-Amour, en larmes, et son ami Hubert, grave et attristé, vinrent expliquer les circonstances de cette fatale soirée.

La police fit un tour rapide des Perrons.

Aucun Laurent Perron dans ces familles, et certainement aucun qui répondait à la description donnée par Gilberte.

C'était d'ailleurs la seule chose tangible que la police détenait sur l'assassin :

Une identification facile, si jamais on venait face à face avec lui.

Car il ne faisait aucun doute que Laurent Perron était l'assassin de la jeune Édith.

Un morceau de cravate, arraché probablement par Édith pendant qu'elle se débattait contre ce fou vicieux, fut immédiatement identifié par Gilberte.

C'était une cravate en Paisly, et on tenta bien de la retracer.

Mais tous les grands magasins vendaient de ce dessin particulier, et il eut été impossible de retracer l'homme par ce seul indice.

Et Benoit Augé, pendant ce temps, tapait à la machine.

Il avait eu à écrire des colonnes entières sur ce crime. Mais ce qui compliquait les choses pour lui, c'est que ces mêmes choses étaient trop simples.

Il n'avait pas de développements à offrir en pâture au public, et de jour en jour la tâche devenait plus dure, car il ne savait plus quoi dire.

Mais le rédacteur en chef, attentif aux volontés du public, disait à Benoit.

— Dis ce que tu voudras, raconte la vie entière de la victime, mais dis quelque chose. Nos lecteurs tiennent à en savoir plus long sur cette affaire, et nous ne pouvons les désappointer.

Et Benoit tapait.

Il passait une partie de sa journée aux quartiers-généraux de la police, attentif aux moindres développements qui pourraient se produire.

Et le soir, il venait au bureau, et préparait le grossso modo de son article.

Le lendemain matin, il polissait l'article, et faisait les entrefilets concernant les autres causes

en marche.

Puis le journal sortait, et le public, malgré l'abondance de texte des articles de Benoit sur le meurtre, étaient encore déçus, car de développements, point !

Quatre jours après le crime, Benoit Augé rencontra Belœil, dans les corridors de la Sûreté.

— Benoit Augé, l'homme que je veux voir.

Benoit Augé se mit à sourire. Il savait bien ce que cela voulait dire.

Lui, Benoit Augé, était le point de repère, le lien qui unissait le Domino Noir au monde extérieur.

Lui seul, Benoit Augé, connaissait la vraie personnalité du Domino Noir, ce détective nouveau-genre, enfoui sous le voile du mystère le plus complet.

Le Domino Noir, déguisement d'un riche jeune homme, dont le flair et le talent de déduction était mis au service de l'ordre et de la justice, évoquait chez les criminels la peur la plus abjecte.

Ennemi implacable du crime, le Domino Noir n'hésitait jamais, et Théo Belœil n'était pas sans savoir les talents remarquables du Domino Noir.

Il les avait souvent employés.

Et Benoit Augé souriait ce matin en s'entendant interpeller de la sorte, car il savait qu'une fois de plus, Théo Belœil aurait recours au Domino Noir.

Et cela ne manqua pas.

Théo attira Benoit Augé dans un bureau privé.

– Tu sais pourquoi je suis content de te voir ?

– C'est au sujet du Domino Noir et du crime d'Édith Cormier ?

– Oui.

– Vous voulez que le Domino Noir s'en occupe ?

– Oui. Toi seul sait comment avertir le Domino Noir. Avertis-le... dis lui que je lui laisse le terrain absolument libre.

– Je lui dirai.

– Quand ?

– Dès ce matin.

– Bon.

– Voulez-vous le voir avant qu'il ne commence son enquête ?

– Non, pas nécessaire. Nous n'en savons pas plus long que ce que les journaux déclarent.

– Je sais.

– Alors, dis-lui qu'il fasse son possible, et au plus tôt.

– Entendu.

Quand Benoit Augé sortit de ce bureau, il laissa Théo Belœil presque souriant.

Il y avait de quoi.

Le meilleur détective du monde, le plus fin limier de tous les corps policier nommables, s'occuperait dorénavant de la cause.

Connaissant les méthodes de travail du Domino Noir, Benoit Augé n'eut aucun doute que le criminel serait amené devant les juges et le jury sous peu, et qu'il n'avait qu'à se bien tenir.

Le Domino Noir, Némésis du crime, ne

pardonait pas, et ne lâchait pas sa proie tant qu'il ne l'avait pas entre les mains, bien solidement.

— Oui, songea Benoit Augé, Laurent Perron n'a qu'à se bien tenir, ça va mal pour lui.

Il sortit des quartiers-généraux.

D'un pas flâneur il se dirigea vers un restaurant non loin de là.

Il téléphona au Domino Noir.

V

Vers trois heures, la même journée, l'inspecteur Théo Belœil était dans son bureau.

Il lisait et lisait tous les rapports, et tous les dossiers concernant le meurtre d'Édith Cormier.

Belœil, devant un crime aussi bien accompli, par un criminel n'ayant pas laissé de traces aucunes, était complètement paralysé.

Il avait épuisé toutes les ressources de son imagination.

Il lui restait maintenant à puiser dans l'imagination des autres.

Son bureau était étroit, sombre, situé au troisième étage de l'édifice des quartiers-généraux.

Une fenêtre crasseuse donnait sur une cour intérieure.

Son pupitre était encombré de papiers, et, ici

et là, une pipe à demi vidée traînait.

Belœil était songeur...

On frappa à la porte.

Un homme, assez jeune, vêtu sobrement d'un complet bleu marin, muni de lunettes aux verres grossissants.

Personnalité vague, indistincte, qu'on ne remarquerait pas du tout parmi un groupe.

L'homme était assez grand.

– Vous êtes l'inspecteur Belœil ?

– Oui.

– Mon nom est Germain Gendron.

– Oui ?

– Je suis envoyé par le Domino Noir.

Du coup Belœil se leva.

– Le Domino, c'est toi ?

L'homme se mit à rire.

– Oui.

– Franchement, mon vieux, je ne t'aurais jamais identifié...

Le Domino s'assit.

– Ce compliment me plaît, évidemment, puisqu'il reflète l'efficacité de mon déguisement.

Belœil exultait.

– Comme ça, tu vas accepter cette cause ?

– Certainement.

– Tant mieux, tant mieux, j'étais débordé de travail ces jours-ci, et ton aide vient bien à point. Je n'avais réellement pas le temps de me plonger dans cette affaire.

Le Domino alluma une cigarette.

– Autrement dit, Théo Belœil, et en termes plus clairs, tu n'avançais à rien, tu ne trouvais rien, la cause était un mystère, et le public avait besoin qu'on trouve une solution au plus tôt... C'est ça ?

Belœil dut bien avouer que c'était ça...

– Oui, c'est ça, c'est ça... Sais-tu, Domino, plus je te regarde, plus je trouve étonnant ce talent que tu as de te déguiser... Formidable... On ne croirait jamais que c'est un déguisement...

Le Domino Noir, en effet, avait ce talent tout particulier, cette habileté merveilleuse de pouvoir assumer toute personnalité qu'il lui plaisait de prendre. Vieux ou jeune, gras ou maigre, fort ou malingre, rien n'était à son épreuve.

Mais il imposa du geste silence à Belœil.

– Ne change pas le sujet, Théo. La cause ne mène à rien ?

Belœil fit un geste des deux mains.

– Non.

– Pas d'indices ?

– Non.

– Le criminel n'a commis aucun faux-pas ?

– Non.

– Et les détails ?

– Ceux-là même qui sont donnés dans les journaux. Nous n'en savons pas plus long.

– Des empreintes ?

– Oui, plusieurs. Mais le type n'a pas de dossier criminel, impossible donc de retrouver

des empreintes correspondantes.

– Et le nom ?

– Très probablement faux. Nous n'avons pu rejoindre personne portant ce nom... Laurent Perron... Je me demande...

– Quoi, Belœil ?

– Je me demande, dit le gros policier en fronçant les sourcils, si nous n'avons pas affaire là à un fou, un sadique... Et si ses crimes s'arrêteront là ?

Le Domino se pencha vers le pupitre, fouilla, trouva un cendrier, déposa sa cendre.

– C'est une question que je me suis posée, moi aussi...

Belœil soupira.

– Et toi, Domino, comment vas-tu procéder ?

– Je ne sais vraiment pas. Je vais questionner Gilberte Saint-Amour et Hubert Turpin. Ils me révéleront peut-être quelque chose...

– Nous les avons questionnés, ces pauvres enfants, Domino... Je te souhaite bonne chance.

– Je vais causer avec eux de nouveau. Sait-on jamais...

– Et quand puis-je espérer un rapport de toi ? Le Domino, sous son déguisement et son alias de Germain Gendron, eût un geste narquois.

– Belœil, si je te posais la même question ?... Belœil riait.

– Tu as bien raison. Fais-moi rapport quand tu pourras.

– C'est ça, quand je pourrai...

VI

Gilberte Saint-Amour et Hubert Turpin étaient assis dans le salon chez Gilberte.

La visite de Germain Gendron (le Domino Noir) était imprévue.

— Vous savez, dit Gilberte, nous voulons bien aider la justice. Nous avons un chagrin immense de cette chose arrivée, jusqu'à un certain point, par notre faute...

Hubert Turpin l'interrompit...

— Je ne me pardonnerai jamais d'avoir présenté cet homme à Édith...

— Mais, continua Gilberte, nous avons été questionnés tant de fois, nous avons dû répéter notre histoire tant de fois que nous sommes exténués...

Le Domino Noir, impassible, sourit légèrement.

– Je comprends ça, mademoiselle. Mais je vous assure que je ne vous questionnerai pas de la façon dont vous croyez.

– Tant mieux.

– Ce que je veux savoir de vous deux, ce n'est pas tellement le détail de vos actions ce soir-là... Je veux mieux connaître votre ami d'occasion.

– Nous l'avons maintes fois décrit.

– Mais moi, je veux d'autres détails.

– Lesquelles ? Demandez et nous tenterons de vous répondre.

– Voici : les journaux rapportent qu'il était hâve, et avait les yeux fiévreux. C'est exact ?

– Oui.

– Dites-moi, avait-il un tic quelconque ?

– Non... non, je ne crois pas.

– Se tordait-il les mains ?...

– Non... pas que je sache.

– Se frottait-il le nez ?

– Non... mais il toussotait souvent...

– Ah, ah !... Il toussotait...

– Oui.

– De quelle façon ?

– Je ne sais pas exactement...

– Une petite toux sèche, comme ça... Hum !

Hum !

– Oui.

– Et comment était-il assis ?

– Que voulez-vous dire ?

– Était-il penché au-dessus de son verre, comme courbé ?

– Oui.

Hubert Turpin leva la tête.

– Je pense à quelque chose... Il avait une épaule distinctement plus haute que l'autre.

– Bon, bon, bon. Nous avons tout de même un indice sérieux.

– Lequel ?

– Je ne puis vous le dire maintenant... Vous saurez plus tard.

Le Domino se leva...

– À part ça, rien autre chose ?

– Rien à part ce que nous avons déclaré à la police. Il portait une bague à la main droite. Une bague mauve, avec des lettres en écusson.

– Vous ne les avez pas distinguées ?

– Non.

– Regrettable.

Le Domino sortit.

Ce qu'il avait appris des deux jeunes gens coïncidait avec ce qu'il savait déjà., excepté qu'il en savait un petit peu plus long maintenant.

L'homme devenait plus facile à retracer.

Et sa disparition complète après l'attentat était un indice très sérieux.

Le Domino marcha rapidement vers son appartement.

Il lui fallait réfléchir...

VII

Il savait déjà beaucoup de choses sur Laurent Perron. Il savait que ce nom était probablement faux.

Il savait que le jeune n'avait de congés que rarement.

Il savait que le jeune était un tuberculeux.

Et il prévoyait que Laurent Perron était un patient d'un des divers sanatoriums de la région.

Il alla à son appartement, et songea longuement.

Il était facile de dire : « Allons aux sanatoriums, visitons chacun », mais une telle visite devenait difficile.

Le Domino Noir savait que dans un sanatorium, il existe une espèce de télégraphie interne.

Quelque chose se passe-t-il à un bout du

sanatorium que les patients de l'autre bout en sont quasi immédiatement avertis.

Toute visite de ce genre demandait un examen minutieux de chaque chambre...

L'éveil était donné, Laurent Perron se déniait, disparaissait, et le crime ignoble restait sans solution !

Non, il fallait avoir une meilleure identification...

Pouvoir savoir le VRAI nom du criminel.

Le Domino changea de chemin.

Il décida de ne pas se rendre à l'appartement.

Il venait de lui passer une idée par la tête. À en juger par les rapports de la police, on avait peu ou pas questionné les employés de la salle de danse où avait dansé Édith pour la première et la dernière fois.

Il était déjà neuf heures du soir, et le Domino, sous son alias de Germain Gendron, décida d'aller visiter cet endroit.

La foule n'était pas encore très dense.

À neuf heures, c'était tôt.

Le temps était propice aux interrogations.

Le Domino entra sans façon, et demanda à voir le propriétaire du club.

À sa surprise, il vit arriver Curly Brassard.

– Curly, toi ?

– Bien oui, moi, qui êtes-vous ?

Le Domino était méconnaissable sous son déguisement, et il avait momentanément oublié que Curly lui avait rendu des services alors qu'il avait assumé une autre personnalité.

– Tu ne me reconnaîtrais pas, mais je vais m'identifier. Te souviens-tu d'avoir donné de très précieux renseignements au sujet du meurtre d'une danseuse, il y a cinq ans ?

Curly Brassard ouvrit les yeux grands de surprise.

– Le Domino Noir !... Je savais que vous étiez bon pour vous déguiser, mais jamais comme ça.

– On en apprend tous les jours, Curly.

– Que voulez-vous, cette fois-ci ? En quoi puis

je vous être utile ?

Le Domino le tira par le bras.

– Viens dans le check-room, je vais t'expliquer ça...

– O.K.

– Voici : Tu as été questionné par la police au sujet du meurtre de la petite Édith Cormier ?

– Oui.

– Longuement ?

– Assez.

– Je m'occupe de cette cause.

– Ah, oui ?

– Et je voudrais avoir des détails supplémentaires... Connaissais-tu le type qu'ils ont rencontré ici ?

– Non, moi je ne le connaissais pas, mais une de mes employées le connaissait.

– Est-ce qu'elle a dit ça à la police ?

– Non.

– Pourquoi ?

- Elle a un casier judiciaire, elle craignait des embêtements.
 - Le connaissait-elle beaucoup ?
 - Assez bien.
 - Mais encore ?
 - Elle est sortie quelquefois avec lui.
 - Sans anicroche aucun ?
 - ... Non.
 - Pourquoi hésites-tu à répondre ?
 - Ben, écoutez, pensez-y une minute. Si Édith n'avait pas résisté, elle ne serait pas morte...
 - Non, c'est vrai.
 - Alors, tu comprends...
 - Je vois, tu juges que ton employée n'a pas résisté.
 - Ce n'est pas le genre pour s'opposer...
- Le Domino se mit à rire.
- Une timide, quoi !
- Curly riait, lui aussi.

– Est-ce qu'elle sait où il demeure, ton employée ?

– Non, c'est justement ça qui est étrange. Elle prétend qu'il ne le lui a pas dit.

– Elle ne le lui a pas demandé ?

– Non.

– C'est ce qu'elle dit ?

– C'est ce qu'elle dit.

Curly Brassard sortit un paquet de cigarettes de sa poche, et en offrit une au Domino.

– Voudriez-vous lui parler ?

– Certainement, est-ce qu'elle est ici ?

– Oui.

– Attendez... attendez un instant... mon cher monsieur Brassard, je viens d'avoir une idée... Pensez-vous que cette jeune fille est en amour avec Laurent Perron ?

Curly hésita un instant puis regarda le Domino bien en face.

– Je crois que oui. Je crois sincèrement que

oui. Et que si les renseignements à sortir d'elle ne sont pas plus complets, c'est qu'elle le cache.

Le Domino se prit le front dans la main.

Il resta comme ça quelques minutes.

Puis il se rassit.

– Non, je ne l'interrogerai pas. Tu vas me la montrer, je vais le regarder comme il faut, puis, quand elle sortira ce soir pour retourner chez elle, je la suivrai.

– Entendu...

Curly Brassard ouvrit la porte de son bureau.

La salle de danse commençait à se remplir.

Une dizaine de couples dansaient au son d'un orchestre criard. La moitié des tables étaient occupées.

Curly chercha des yeux dans la foule disparate.

– Voilà... celle-ci, là-bas, près de la colonne.

– Celle qui est appuyée sur une table et fume une cigarette ?

– Oui.

– Mais qu'est-ce qu'elle fait là ?

– C'est une hôtesse, elle attend un client « stag », un homme seul. Elle lui servira de partenaire pour la veillée...

C'est comme ça qu'elle a rencontré Laurent Perron ?

– Oui.

Bon, je la reconnaîtrai, maintenant. Merci beaucoup, Curly, tu me rends un très grand service... Ce que je ne demande encore, c'est comment il se fait que la police n'a pas été mise au courant...

– Je te l'ai dit, c'est que Simone...

– L'hôtesse ?

– Oui... Simone a un casier, et elle prétend qu'elle n'a rien à dire à la police...

– Mais toi, toi.

– Moi ?... La police m'a fait des embêtements au sujet de cette salle et je ne me crois pas requis de leur aider.

– À ton goût. Du moment que le renseignement leur parvient, directement ou par mon entremise, ça n'a pas d'importance.

Sur le trottoir, le Domino hésita un instant... Puis il se dirigea vers une pharmacie, et lança un appel téléphonique dans une boîte publique.

– Benoit ?... Benoit Augé ?... C'est moi.

– Oui.

– C'est moi...

– Je comprends... Qu'est-ce qui arrive ?

– Es-tu bien occupé ?

– Non, pas trop.

– Fais quelque chose pour moi. Viens me rejoindre ici, cabaret de L'Étoile Mauve. Je serai dehors, en face, j'aurais besoin de toi.

– Certainement, j'y serai dans quinze minutes.

– Entendu, à tantôt.

VIII

Le Domino arpenteait le trottoir quand Benoit Augé arriva.

- Du nouveau ?
- Oui, je crois.
- Une piste ?...
- Ça semble. Je n'en suis pas certain...
- Mais ça regarde bien. Venant de toi, c'est rassurant.
- Je vais t'expliquer. Une hôtesse ici connaît Laurent Perron.
- Elle l'admet ?
- Non, mais le propriétaire du club prétend qu'elle le connaît.
- Bon.
- Alors, ce soir, quand elle va sortir, nous allons la suivre. Il se peut qu'elle voie Laurent

Perron ce soir... Il se peut qu'elle le cache chez elle... Il se peut aussi que nous soyons bredouilles. Mais de toute façon, il est plus sage de la suivre.

– C'est ce que je pense, moi aussi...

– Il est dix heures trente ?

– Oui.

– Elle ne sortira pas d'ici avant une heure du matin au moins.

– Évidemment.

– D'ici ce temps-là, nous allons fouiller son appartement.

– Oui.

– Nous reviendrons ici ensuite ?

– As-tu son adresse ?

– Oui. 335 rue Des Saules. Curly me l'a donnée.

– Allons-y...

Et les deux comparses filèrent dans la puissante automobile noire du Domino.

La rue Des Saules n'était qu'à quelques rues de la salle de danse.

Ils furent vite rendus, et constatèrent en descendant de la voiture que Simone demeurait dans un appartement d'allure plutôt louche.

Une de ces maisons où les locataires changent souvent.

Une de ces maisons où les noms sur les boîtes à lettre ne sont pas toujours de vrais noms.

D'ailleurs, la rue Des Saules avait cette réputation.

Le Domino, avant d'entrer, s'arrêta un instant.

– Il se peut que, dans un endroit comme ici, nos allées et venues soient fort remarquées. Il ne faut pas prendre de risques.

– Non.

– Nous avons trop de travail à faire encore pour risquer de donner l'éveil à Laurent Perron.

– Crois-tu qu'il soit ici ?

– Je ne sais pas. Et je le sais si peu que je ne me hasarde seulement pas à tirer une conjecture,

positive ou négative.

– Est-ce qu'on entre ?

– Oui, Benoit, et souhaitons-nous bonne chance. Si Laurent Perron est dans l'appartement...

– Oui ?

– Ça va être du joli.

– Mais ce serait très bien, ça nous éviterait de regarder plus loin, nous aurions notre homme.

– Soit, mais pense un peu... Le type, surpris, est capable de défendre sa vie chèrement... et j'ai commis une erreur...

– Laquelle ?'

– Un oubli, mon vieux...

– Mais quelle sorte d'oubli...

– Pour la première fois de ma vie je fais un oubli idiot...

– Comment ça ?

– Je m'en vais à la chasse aux criminels... et j'oublie mon revolver...

Benoît Augé se mit à rire.

– Et moi j'en ai deux.

– Tu en as deux ? Comment se fait-il ?

– J'ai le mien... et j'ai celui-ci qui appartient au patron. Il m'a demandé de le nettoyer.

– Ils sont chargés ?

– Oui.

– Donne m'en un, garde l'autre... Et maintenant, allons-y !

IX

Simone (Simone Jasmin avait dit Curly Brassard) habitait au quatrième étage.

Un appartement exigu, trois pièces seulement, et très petites.

Le Domino n'eut aucune difficulté à ouvrir la porte.

Il avait pris des précautions infinies, sonnant d'abord pour s'assurer que personne ne viendrait répondre.

Ce qui ne voulait pas dire que l'appartement était inhabité, car Laurent Perron pouvait bien avoir la consigne de ne pas répondre...

Mais le Domino ouvrit la porte à l'aide d'un rossignol en acier d'une extraordinaire flexibilité. Et il le fit sans un bruit.

Quand la serrure eut cédé, il fit signe à Benoit. Benoit Augé sortit son arme, et la braqua sur

la porte.

Le Domino entrouvrit l'huis.

Sans même un craquement le plus imperceptible.

Rien.

Il ouvrit complètement la porte.

Rien encore.

Aucun bruit.

Pas même cette espèce de tension nerveuse qui dénote dans un organisme humain la proximité, la présence d'une autre personne.

Non, l'appartement était vide.

Le Domino s'en assura rapidement.

Il fit le tour des armoires, des garde-robe, et de tous les endroits susceptibles de dissimuler quelqu'un.

Personne.

Mais dans une garde-robe, il trouva une paire de souliers d'homme, et un pyjama, aussi masculin.

— Tiens, dit-il à Benoît, voici la preuve que même si Laurent Perron n'habite pas ici, un homme visite la belle Simone Jasmin... Et de quelle façon, grands dieux !

Benoit riait.

Le Domino fouilla un peu.

Dans tous les garde-robés, dans les bureaux.

Dans la cuisine.

Puis il avisa un petit secrétaire dans le coin du salon.

Il l'ouvrit.

Des papiers, des lettres d'amis, des factures...

Puis un petit paquet de reçus.

Il fit :

— Oh !

Évidemment, ces reçus voulaient dire quelque chose.

Il en nota les dates.

Le dernier était daté de quelques jours auparavant...

L'autre du mois précédent, pareille date.

Il brandit les reçus.

— Ceci, dit-il à Benoit Augé, fera pendre notre homme.

— Des reçus ?

— Oui.

Le Domino en détacha un, un des plus anciens, et le mit dans sa poche.

Il jeta un dernier coup d'œil sur l'appartement.

Tout était en ordre, et nul n'aurait pu dire que le Domino et Benoit Augé étaient entrés là.

Il sortit, Benoit Augé le suivit.

En descendant l'escalier, le Domino dit à Augé :

— Je sais maintenant, où rejoindre Laurent Perron... et son vrai nom.

— Son vrai nom ?

— Oui.

— Quel est-il ?

— Si je te le disais, tu serais bien surpris...

– Dis-le-moi ?

– Non, je te le dirai tout à l'heure...

X

Le Domino se mit lui-même au volant de sa voiture.

Il enfila par la rue Saint-Denis, et grimpa.

Beaubien, Jarry, Villeray...

Benoit Augé secouait la tête sans comprendre.

– Tu ne vas pas à l'Étoile Mauve ?

– Non.

– Et Simone Jasmin, on ne la suit pas ?

– Non.

– Où va-t-on ?

– Faire une visite qui va surprendre beaucoup de monde.

– Où ?

– Au sanatorium.

– Pour quoi y faire ?

– Y chercher Laurent Perron, un patient tuberculeux, bénéficiant d'un congé par quinzaine.

– C'est ton coupable ?

– Oui.

– Et c'est son nom, le nom donné à Édith ?

– Non, je l'ai employé par habitude.

– Quel est-il ?

– Laurent Jasmin.

– Non ?

– Absolument.

– Le frère de Simone Jasmin ?

– Pas du tout.

– Qui alors ?

– Son mari.

Benoit Augé était absolument interloqué.

– Son mari ?

– Oui.

- Drôle de monde. Son mari viole une jeune fille, puis l'étrangle, et elle le cache.
- Drôle de monde. C'est le cas de le dire.
- Et tu t'en vas l'arrêter ?
- Oui.
- Belœil ?
- On peut s'en passer.

Benoit Augé retomba dans sa songerie.

Le Domino Noir enfila sur le Boulevard Gouin.

Quelques minutes plus tard, il entrait devant l'imposante masse du sanatorium ;

À cette heure de la soirée, il dut sonner la cloche de nuit.

– Police, ma sœur.

Le Domino lui montra son insigne de police qu'il portait toujours sur lui.

– La police ? Mais pourquoi, mon Dieu ?

– Vous avez un patient ici du nom de Laurent Jasmin. J'aimerais à le voir.

– Le voir ?... Mais...

– Je regrette ma sœur, mais que ce soit ou non suivant les règlements, cet homme doit venir ici... Il n'est pas assez malade pour ne pas venir, puisqu'il était en ville la semaine dernière...

La religieuse, toute émue par cette visite quasi nocturne, s'excusa et partit.

Au bout d'un moment, elle revint, accompagnée d'une autre religieuse.

– C'est l'officière du département où est Laurent Jasmin.

Le Domino, qui sentait surgir des difficultés, s'impatienta...

– Ma sœur, je ne puis pas attendre bien...

Mais la religieuse l'interrompit avec un sourire.

– Ne vous impatientez pas, je vous prie. Laurent Jasmin n'est pas ici ce soir.

– Pas ici, où est-il ?

– Il est en congé.

– Il est en congé ? Mais il n'en a qu'à tous les quinze jours.

– Je sais, mais c'est un congé spécial. Sa femme est malade.

– Ah ?

– Oui, il a reçu un appel cet après-midi, et il est parti.

– Bon. Je vous remercie, ma sœur...

Dehors, le Domino s'arrêta un moment pour allumer une cigarette.

– Tu comprends le dilemme. Nous sommes loin du centre de la ville, et voici que notre ami Laurent Jasmin est en congé...

– Oui, mais nous savons où le cueillir.

– Où donc ?

Benoit Augé fit un geste tranchant.

– Chez sa femme. Il a congé jusqu'à demain. Il va coucher à l'appartement de sa femme, c'est évident.

Le Domino réfléchit un instant.

- Oui, c'est bien probable...
- Nous allons y voir ?
- Nous allons y voir.

XI

En ville, le Domino Noir tricotait dans le trafic.

En deux temps et trois tours de roue, il était rendu à l'Étoile Mauve.

Il grimpa les escaliers quatre à quatre, Benoit Augé à ses trousses.

Par chance, Curly Brassard était dans la porte, en haut.

– Curly, Simone Jasmin n'est pas partie ?

– Non.

– Est-il venu quelqu'un pour la voir ?

Curly Brassard secoua la tête.

– Non. Quelques clients réguliers, oui, mais pas le type que tu cherches.

– Tu es certain qu'il n'est pas venu ?

– Bien certain.

- À quelle heure partira-t-elle ?
- Vers une heure... dans quarante minutes environ.
- Bon.
- C'est tout ce que tu veux savoir ?
- C'est tout, bonsoir Curly.
- Salut... salut.

Le Domino pilota Benoît jusqu'en bas de l'escalier.

– Bon. Voilà où nous nous plantons devant et attendons la belle dame.

Benoit Augé se gratta l'occiput.

– Dis donc, comment sais-tu que c'est sa femme ? Le Domino tira le reçu qu'il avait confisqué et qu'il gardait dans sa poche.

– Lis.

Le reçu était libellé comme suit :

REÇU DE : *Madame Laurent Jasmin...*

POUR : *Un mois hospitalisation L. Jasmin :*

(TB).

LA SOMME DE : \$72.50 :: : par chèque.

Suivait le nom du sanatorium bien connu.

C'était assez clair.

Et ça expliquait l'identité de Laurent Perron alias Jasmin.

Mais ça n'explique pas du tout la protection que donnait madame Jasmin à son mari, même quand celui-ci la trichait odieusement, et commettait en plus un crime atroce, digne des barbares nazis.

Le Domino et Benoit se postèrent devant le club, dans une encoignure de porte.

Ils eurent moins longtemps à attendre qu'ils pensaient.

Moins de dix minutes plus tard, Simone Jasmin sortait du club.

Seule.

Elle était loin de se douter que le Domino Noir, l'implacable ennemi du crime, l'attendait à

la porte du club.

La suivrait.

La suivait, même.

Car lorsqu'elle eut marché une couple de cents pieds, le Domino Noir et Benoit Augé emboîtèrent le pas derrière elle.

La jeune femme, inexpérimentée dans ces choses, était loin de se douter de quoi que ce soit.

Elle marchait tête baissée, se hâtant vers sa demeure.

Le Domino et Benoit la suivaient à grands pas.

Elle entra chez elle, et le Domino retint Benoit par le bras.

– Regarde, en haut.

– Quoi ?

– De la lumière.

– Bien oui, je vois.

– Et Simone n'est pas encore rendue en haut. C'est donc qu'il a quelqu'un là !

– Laurent Jasmin...

– Probablement.
– Qu'est-ce qu'on fait ?
– Qu'est-ce qu'on fait ? On téléphone à Belœil. Il faut des hommes pour cerner la Batisse. Nous ne pouvons prendre de chance qu'il s'échappe.

– Bon, allons téléphoner.
– Je vais y aller. Reste ici, attends, surveille... S'ils sortent, je serai dans ce petit restaurant au coin. Viens me chercher.

Le Domino s'éloigna à grands pas.

Mais il n'y avait aucune hâte à prendre, car, quand il revint, les oiseaux étaient encore au nid.

Simone et Laurent Jasmin, dans la quiétude de leur foyer, n'auraient jamais cru que le filet de la police s'étendait autour de la maison.

Laurent Jasmin, sûr maintenant de son impunité, semblait ne pas se préoccuper du tout de ce qui pourrait arriver.

Il ne se montra pas une seule fois à la fenêtre, tout le temps qu'attendirent le Domino et Benoît après Belœil.

XII

Belœil arriva.

Tout l'appareil de la police.

Deux voitures pleines de solides gaillards.

Belœil était rageur.

Le Domino le nargua.

— Belœil, tu as ta capture toute faite d'avance, et tu as l'air rageur. Qu'est-ce qui se passe ?

Mais Belœil montra du doigt la fenêtre allumée.

— C'est là qu'il est ton homme ?

— Oui.

— Sais-tu ce qu'il a fait, ce soir ?

— Non.

— Exactement, geste pour geste, la même chose que l'autre soir.

- Non !
- Oui, mon vieux, et cette fois, c'est une petite fille de quinze ans qui écope.
- Vous avez eu le rapport ?
- À onze heures.
- Que s'est-il passé ?
- Une jeune fille de quinze ans est assise sur la véranda, bien tranquille. Elle garde la maison pendant que ses parents sont sortis. Des amis passent et causent avec elle. Survient un jeune homme, qui lui sourit, et elle, bien innocemment, lui répond. Il cause avec elle...
- Qui vous a donné ces détails ?
- Des voisins.
- Pourraient-ils identifier ce jeune homme ?
- Oui. D'ailleurs, la description qu'ils en font coïncide exactement avec celle de l'oiseau que nous venons prendre ce soir. En tout cas, les deux nouveaux amis causent. Vers dix heures, tous les voisins rentrent, la rue est déserte. La véranda où sont assis les jeunes gens est très profonde,

grillagée, enrobée de vignes, et on n'y voit goutte. L'acoustique est aussi très mauvaise... Vers onze heures, les parents arrivent, et trouvent le cadavre de la jeune fille, à demi-vêtu. Elle avait été attaquée, puis étranglée, comme l'autre.

– Il y avait des empreintes ?

– Oui.

– Photos agrandies ?

– Oui.

– Nous allons les comparer sur-le-champ, en l'arrêtant en haut. Si nous nous trompons, ce sera dommage pour ce jeune homme... Si nous ne nous trompons pas...

– Allons, dit Belœil !

Ils montèrent.

Au préalable, Belœil avait déployé ses hommes, et un véritable corridor entourait la bâtisse.

Si Laurent Jasmin était un meurtrier, Laurent Jasmin était dans de bien mauvais draps.

Belœil, Benoît Augé, Le Domino Noir et deux

des hommes de Belœil escaladèrent les longs escaliers menant au dernier étage de la maison.

À la porte des Jasmin, ils firent halte.

Aucun bruit ne venait de l'intérieur, sauf un radio jouant doucement.

Belœil sonna.

Un pas traînant de femme fatiguée se fit entendre.

Simone Jasmin, en négligé fort transparent, tenant un verre à la main, ouvrit la porte.

Son air sincèrement surpris indiquait immédiatement le peu de complicité qu'il pouvait y avoir entre elle et son mari.

Celui-ci, affalé dans un fauteuil, regardait curieusement les policiers.

Il était exactement semblable à la description qu'on avait faite de lui.

Grand et maigre, mais muni de bonnes épaules.

Des yeux magnifiques.

Le Domino les remarqua aussitôt.

Jamais il n'avait vu de si beaux yeux chez un homme.

Des yeux doux, tendres, noirs et profonds.

Des yeux qui n'annonçaient nullement le maniaque, sadique que cet homme était.

Belœil poussa la femme de côté.

– Laurent Jasmin ?

Le criminel ne bougea pas.

– C'est moi, monsieur. Que puis-je faire pour vous ?

– Je suis de la police.

– De la police ? Que me voulez-vous ?

Belœil soupira,

– Je regrette, madame Jasmin, d'avoir à accomplir un très pénible devoir, mais les circonstances sont telles et je dois m'y plier.

Simone Jasmin fit oui de la tête...

Elle était très pâle...

Puis tout à coup elle éclata en sanglot, et s'effondra sur le divan...

— Je suis contente, contente... Je ne pouvais plus, je ne pouvais plus vivre avec cet affreux secret... Laurent, livre-toi, admets ton crime... épargne-moi cette hypocrisie dont je ne suis plus capable.

Laurent Jasmin, en entendant sa femme parler ainsi, se leva d'un bond et courut sur elle...

— Garce ! Garce et chienne !... Ah, c'est ça ton amour ? Ta loyauté ? Mais tu vas me payer ça...

Ses beaux yeux étaient devenus étranges, forcenés. Les yeux d'un fou.

Belœil sauta sur lui...

Laurent Jasmin se retourna.

— Oui, c'est moi, c'est moi, mais vous ne m'aurez pas vivant..

En effet, son effort avait été si violent, en voulant se déprendre de l'étreinte de Belœil, qu'il vomit le sang à pleine bouche.

Il faisait une hémorragie.

Belœil le coucha sur le divan, et se tourna vers un de ces hommes.

– En, vitesse, va me chercher un médecin...
Police business !

En attendant l'arrivée du praticien, Belœil se pencha sur Laurent Jasmin...

– Vous avouez avoir tué Édith Cormier ?

D'une voix qui n'était qu'un souffle, Laurent Jasmin murmura.

– Oui, je l'ai tuée...

– Pourquoi ?

– Elle me résistait.

– Ce n'est pas une raison...

– Pour moi c'en est une... Je suis comme ça, je ne puis endurer qu'on me résiste.

La femme de Jasmin, pâle et droite, faisait signe que oui.

Belœil se tourna vers elle.

– Oui, c'est exact, il est comme ça.

Belœil continua :

– Et la petite Jeannine Dupont, c'est toi qui l'a tuée ?

- Oui.
- Pour la même raison ?
- Oui.
- Tu te rends compte que ces déclarations sont faites devant témoins, que tu n'es pas obligé de répondre à moins que ton avocat soit ici, et que tu les fais volontairement, sans coercition aucune ?
- Oui.
- Et tu admets tes deux crimes ?
- Oui.
- Qui était avec toi le soir du premier meurtre ?
- Une jeune fille Gilberte Saint-Amour, et son ami, Hubert Turpin.
- Ce sont eux qui t'ont présenté à Édith Cormier ?
- Oui.
- Ta femme était dans la salle ?
- Oui.
- Elle n'a rien dit ?

– Non. Elle acceptait que je m'amuse à mon gré...

– Et où êtes-vous allé ?

– Sur la véranda d'Édith Cormier.

– C'est là que tu l'as tuée ?

– Oui.

Belœil se releva.

– C'est bien notre homme. Nous n'avions pas donné le nom des compagnons d'Édith aux journaux.

Un policier arriva.

– Chef, j'avais pris ses empreintes. C'est bien lui.

– Dans les deux cas ?

– Oui.

Cela confirme tout.

Laurent Jasmin râlait.

Simone Jasmin, très nerveuse, déclara.

– Je crois que ce serait mieux si vous faisiez venir un prêtre.

– Croyez-vous ?

Belœil fit signe à un de ses hommes, de fonction dans la porte.

– Allez chercher un prêtre. À la paroisse du Rédempteur, ici sur l'autre rue. Amenez-le de force, s'il le faut, police business.

Le policier partit.

À ce moment, le médecin arriva.

Il regarda Laurent Jasmin, exsangue, sur le divan.

– Qu'est-ce qu'il a ?

Simone Jasmin s'avança.

– C'est mon mari. Un TB, pneumothorax poumon gauche, et lésion au poumon droit.

Le médecin hocha la tête.

Lui prit le pouls.

Le tint longuement, pensif et l'air soucieux...

– Il a eu une hémorragie ?

– Oui.

– Beaucoup de sang ?

– On lui montra la flaqué sur le plancher, et le bassin où s'était terminé l'attaque.

Le médecin haussa les épaules.

Laurent Jasmin était inconscient.

– Rien à faire... Je crois qu'il ne fera pas une heure.

Simone Jasmin eut un gémissement.

Puis le prêtre arriva. Sous condition, il administra les derniers sacrements au criminel. Puis il se mit à genoux aux côtés du divan et murmura des prières...

Une demi-heure plus tard, le médecin constatait la mort...

Belœil sortit, tête basse...

Le Domino le rejoint...

– Oui. Je suis triste que des êtres humains finissent ainsi... Cette mort bien douce, bien lente, est tout de même... horrible...

– Que veux-tu dire, Belœil ? demanda le Domino.

– Pense un peu. Il était jeune. Mais il était fou.

Une folie sadique. Il n'était pas maître de ses actes. Je suis sûr qu'un jury aurait pu l'acquitter...
Et il est mort...

Le Domino hocha la tête.

– Pense aussi, Belœil, aux deux innocentes victimes, ces deux pauvres jeunes filles.

– J'y pense, et je vais te dire ceci. Elles ont joué avec le feu...

– Tu crois ?

– Elles acceptent sans discussion le premier inconnu venu. Il leur conte fleurette... elles ne protestent pas. Crois-tu que cet homme ne pouvait pas penser qu'elles étaient proies faciles ? Elles agissaient pour le faire croire, en tout cas.

– C'est vrai.

– Et Laurent Jasmin admet sa propre folie. Il admet que tout être qui lui résiste paie chèrement, car sa colère une fois déclenchée, il ne peut plus se maîtriser.

– C'est vrai, mais elles ne le savaient pas.

- Raison de plus pour ne pas se placer dans une situation risquée avec un étranger...
- Tu as raison, Belœil. Il y a autant de la faute des victimes comme de la faute du meurtrier.
- Certainement, c'est de cette façon-là que j'envisage les choses.
- Et moi aussi, dit le Domino.
- Dis-moi, demanda Belœil, comment as-tu réussi à retracer le type ?
- Vois-tu, je me suis servi de pure déduction. La mine du type, d'après les descriptions, ses yeux fiévreux, une toux sèche, tout indiquait un tuberculeux. Puis, de là à trouver notre homme il n'y avait qu'un pas. J'eus aussi de la belle collaboration de Curly Brassard.
- Le propriétaire de l'Étoile Mauve ?
- Oui.
- C'est lui qui me fit en méfiance de Simone Jasmin. Et de là à découvrir Laurent Jasmin, il n'y eut qu'une petite fouille à effectuer.
- Où ?

- Domino, tu risques gros à jouer ce jeu.
 - Comment donc ?
 - Pas de mandat... sais-tu que quiconque te trouverait ainsi dans son logis, à fouiller à qui mieux mieux, pourrait tirer et être parfaitement en loi ?
 - Je le sais.
 - Tu es un intrus, et dois être traité comme tel...
 - Je le sais.
 - Et tu le fais quand même ?
 - Certainement...
- Belœil secoua la tête.
- Il y a des fois, Domino Noir, que je ne comprends pas du tout ta façon de juger les choses...
 - Non ?
 - Non.
 - C'est bien simple. Je désire ardemment que chaque criminel soit amené devant la justice, et

puni.

– Et ?

– C'est tout. Pour arriver à ce but, tous les moyens sont bons.

– Je comprends...

– Tu ne comprends pas du tout... mais on va dire que tu comprends, pour te faire plaisir.

Belœil riait aux éclats.

– Satané Domino Noir, va ! Toujours le mot pour rire...

Cet ouvrage est le 693^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.